Document generated on 07/06/2025 6:41 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

La campagne de vaccination

Louise Villemaire

Number 67, Fall 2001

Menaces

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4034ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Villemaire, L. (2001). La campagne de vaccination. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (67), 80–84.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La campagne de vaccination

Louise Villemaire

Le temps pressait. Il fallait à tout prix que j'intercepte cette foutue caisse avant qu'il ne soit trop tard. Sans réfléchir, j'ai foncé vers le dispensaire le plus proche. Quelque chose, pourtant, me disait que ma mission était ratée d'avance. Mon patron avait été catégorique :

— Pas question d'interrompre la campagne de vaccination !

— Mais, monsieur le directeur, des centaines de gens vont mourir à petit feu si nous ne retrouvons pas la caisse contaminée. Il faut alerter tous les dispensaires et leur expliquer qu'une boîte de cultures virales a été emportée par mégarde avec les doses de vaccin que nous leur livrons habituellement.

— Vous n'y pensez pas, Dostie, c'est nous que l'on blâmera pour cette erreur. Tenez-vous réellement à perdre votre poste ?

— Pour être franc, je préfère terminer mes jours au chômage que d'avoir un seul mort sur la conscience.

— Mais taisez-vous donc ! On va croire que nous sommes en train de comploter.

— Et la vie de nos concitoyens, qu'est-ce que vous en faites ?

— Jouez au justicier si cela vous amuse, le fait est que les autorités éviteront de mettre leur crédibilité en péril pour si peu.

— Pour si peu ! Au contraire, en avouant sa méprise, notre gouvernement prouverait qu'il a le sens des responsabilités.

— Mon pauvre vieux, détrompez-vous : le peuple perdrait confiance, et ce serait de notre faute.

— Parlons-en du peuple ! A-t-il tellement besoin de se faire vacciner chaque année ?

— Écoutez, Dostie, je vous conseille de vous mêler de vos affaires. Il y a des moments dans la vie où il faut choisir entre soi-même et les autres.

La porte du dispensaire n° 3 s'ouvrait sur une salle rectangulaire où patientait une file d'attente. Dans la queue, des hommes

et des femmes résignés se dandinaient en direction d'une infirmière. Celle-ci, plantée au beau milieu de la pièce, piquait machinalement, l'un après l'autre, des citoyens qui, sitôt vaccinés, se remettaient en rang vers la sortie. Je me suis demandé comment faire cesser le massacre. Créer un scandale n'aurait rien donné ; j'aurais été arrêté par les deux miliciens qui gardaient la porte. Joindre les rangs comme tout le monde m'obligeait à me soumettre au traitement : je ne m'en sortais pas. J'ai donc tenté le tout pour le tout. D'un pas ferme, je me suis dirigé vers l'infirmière.

— Vous êtes prié de bien vouloir déposer manteau et chapeau à l'endroit prévu.

Sortie de nulle part, une aide-soignante m'indiquait une série de crochets alignés le long du mur.

— Je ne tiens pas à m'en débarrasser, ai-je chuchoté.

— Le règlement l'exige, s'est-elle contentée de répondre.

Je me suis exécuté pour ne pas attirer les regards, mais j'étais loin d'être rassuré. Si les choses tournaient mal et que je devais m'esquiver en douce, il me serait impossible de récupérer mes affaires, et les autorités auraient tôt fait de me retracer grâce à mon Étiquette d'identification obligatoire. Je voyais déjà les sbires du gouvernement débarquer chez moi pour m'interroger sur ma présence dans ce dispensaire. Dès que l'aide-soignante a eu le dos tourné, je me suis empressé de reprendre mon pardessus.

Les aiguilles hypodermiques brillaient sous les néons, les gestes se répétaient à la chaîne, la poubelle se remplissait de seringues et de coton. Après avoir sagement présenté le bras, mes concitoyens arboraient leur pansement comme un trophée : ils me dégoûtaient avec leur air soumis de bons petits écoliers satisfaits du devoir accompli. Il n'y avait plus une minute à perdre : le personnel allait finir par me repérer si je ne trouvais pas rapidement le moyen d'enquêter sur cette fichue caisse. J'ai levé les yeux vers les fenêtres, inaccessibles à quinze pieds du sol. À quoi pouvaient-elles donc bien servir ? On ne pouvait ni regarder dehors ni prendre une bouffée d'air, encore moins s'échapper. La simple idée d'être en infraction perpétuelle me faisait suffoquer. J'avais une peur bleue de me faire prendre, mais curieusement

personne ne semblait m'accorder d'attention. C'est à ce moment que Deferre, mon voisin de bureau, m'a aperçu.

— Je viens de me faire inoculer. Tu vas voir, c'est une affaire de rien.

S'il avait su ! Et, d'abord, comment avait-il appris que je n'avais pas été vacciné ? Il paraissait tellement innocent avec ses allures de citoyen modèle. Sa présence n'augurait rien de bon : il n'en était pas à une délation près. J'ai fait mine de coopérer tout en sondant le terrain.

— Penses-tu que c'est risqué, cette vaccination ?

— Risqué ? Voyons donc, ne me dis pas que tu as peur d'une toute petite piqûre ? Une seconde, et c'est fini ! À part ça, l'infirmière est pas mal jolie, non ?

Je me suis retourné vers la matrone qui continuait d'introduire je ne sais quels germes dans l'organisme de ces pauvres cobayes sans doute déjà en route pour l'abattoir.

— Vas-y, ça va te soulager. Après, on a la conscience en paix.

Essayait-il de m'intimider avec ses allusions ? Avait-il surpris l'une de mes conversations au bureau ? Impossible de compter sur lui pour vérifier où la caisse avait abouti… Deferre me répugnait, et en même temps je lui enviais sa tranquillité d'esprit. J'ai attendu qu'il quitte les lieux pour aller demander à l'aide-soignante si elle n'avait pas remarqué une caisse de vaccins légèrement différente des autres : un carton sur lequel l'adresse du laboratoire d'État était inscrite en rouge plutôt qu'en vert. Elle m'a toisé d'un air soupçonneux en s'empressant de noter mon nom dans un registre. Ça commençait bien ! J'ai toutefois réussi à la convaincre d'aller consulter l'infirmière. Ma méfiance était sûrement exagérée ; je finirais bien par tomber sur quelqu'un de compatissant. Deux minutes plus tard, l'aide-soignante revenait m'informer, d'une voix d'automate, que la vérification du matériel médical ne faisait pas partie de ses tâches.

À la sortie, une préposée contrôlait les carnets de santé. Deferre n'était toujours pas parti. Que cherchait-il donc ? Le voilà qui m'exhibait fièrement la ouate qu'on lui avait collée sur le bras. Quel message essayait-il de m'envoyer ?

— Citoyen Dostie ?

Comment la préposée savait-elle mon nom ? Ah oui, l'Étiquette d'identification obligatoire cousue sur mon manteau. Elle était bien en vue ; je n'avais pas pensé à la cacher. Profitant de ce que l'employée parcourait la liste des vaccinés, je me suis faufilé devant un couple qui s'apprêtait à quitter les lieux.

Une fois dehors, j'ai regardé par-dessus mon épaule. La préposée interrogeait le suivant comme si de rien n'était. Elle semblait même m'avoir oublié. Je me suis senti soulagé jusqu'à ce que j'aperçoive mon chapeau qui pendouillait sur son crochet. Les deux miliciens se sont alors emparés de moi en me disant que là où ils m'expédiaient je n'en aurais plus besoin. Derrière eux, un peu en retrait, Deferre me pointait encore du doigt.

— Voilà, c'est tout. Et vous ? Comment vous êtes-vous retrouvé à la Prison centrale ?

— Exactement comme vous venez de le décrire.

— C'est Deferre qui vous a dénoncé ?

— Deferre ou un autre, qu'est-ce que ça change puisque nous avons toujours tort. J'ai espéré jusqu'à la dernière minute que le destin ne s'accomplisse pas. Mais vous comprendrez un jour que la bonne volonté ne suffit pas à changer le cours des événements.

— Nous connaissons-nous ?

— Je vous connais mieux que vous ne le pensez. Après tout, je suis de dix ans votre aîné… Comme je me réjouis de vous voir jeune et en pleine forme ! Hélas, ça ne durera pas : vous serez vacciné demain à l'aube.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Je suis passé par là avant vous. Maintenant, le virus a fait son œuvre : la maladie me ronge. Vous verrez, ils vous présenteront les choses en disant que la caisse a été retrouvée, mais votre soulagement s'évanouira lorsque vous comprendrez que c'est ici qu'elle se rendait.

— Que voulez-vous dire ?

— Chaque année la Prison centrale commande une caisse de vaccins dont les doses sont contaminées par un virus mortel.

Ces vaccins spéciaux sont destinées aux récalcitrants.

— Aux récalcitrants ?

— Oui, à ceux qui s'interrogent. Douter, c'est déjà s'avouer coupable. En contrepartie, les citoyens qui font pleinement confiance à l'État ne reçoivent qu'un mélange d'eau et de sucre. Le but des opérations n'est pas de les immuniser, mais de tester leur fidélité. Les campagnes de vaccination ne servent en fait qu'à éliminer les dissidents.

— Mais c'est horrible !

— Ça dépend pour qui. Méfiez-vous de vos bons sentiments : la prison vous rendra cynique et vous en viendrez à épouser l'opinion de votre patron. D'ailleurs, il restera en poste, celui-là. Pour votre part, vous serez remplacé par Deferre. Votre sacrifice aura été inutile ; tout le monde est complice.

— Comment savez-vous toutes ces choses ? Vous lisez dans l'avenir ?

— L'avenir, c'est moi. Regardez mes articulations qui se désagrègent, mes bras squelettiques, ma peau en lambeaux : voilà ce que vous serez dans dix ans. Cela valait-il la peine de vouloir épargner des vies ? À mon âge vous aurez compris qu'il vaut mieux commencer par se sauver soi-même. Acceptez votre destin, cher ami, et songez qu'en ce pays tout est peine perdue.